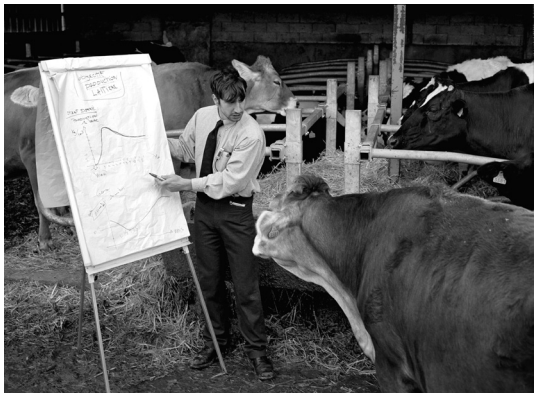
Entretien avec Thierry Boutonnier par Adeline Lépine / mai 2020

Adeline Lépine : La première fois que je t'ai rencontré Thierry, c'était dans le cadre d'un vernissage au théâtre de Privas (fr) en 2008. Tu m'avais été présenté comme performeur car tu avais activé *DIY How to Kill Yourself Anywhere in the World for Under $399*, de l'artiste américain Joe Scanlan, une œuvre à réaliser soi-même qui fournit des schémas complets pour préparer ses propres funérailles à partir d'articles IKEA. Tu avais donc fabriqué un cercueil dans lequel tu t'étais ensuite installé. Depuis, je garde en tête que ton travail d'artiste est performatif. Quand on regarde tes différents projets, il y a en effet toujours cet engagement de ton corps, que tu enseignes le cours du prix du lait à une vache, que tu rassembles des moutons à Lausanne ou que tu te déguises en ver géant à Nyon. Alors j'aimerais que l'on commence par là, par cette dimension performative de ton travail. Pourquoi autant d'engagement de ton corps et du corps des autres dans ta pratique ?



Expliquer les objectifs de la production laitière aux vaches, 2005

Thierry Boutonnier : C'est important effectivement d'évoquer comment mon corps s'engage dans la pratique, et d'ouvrir cette discussion en citant cet artiste et une histoire de l'art qui comprend des termes comme « performance ». Mon travail a débuté dans le cadre d'un parcours académique aux Beaux-Arts de Lyon durant lequel je réalisais des actions que l'on peut qualifier de performatives. Donc ce n'est pas par hasard que, suite à l'invitation de Joe Scanlan, j'ai réactivé l'œuvre que tu mentionnes dans le cadre du festival intitulé *Art des corps*, en Ardèche.

Ce qui m'intéressait ce n'était pas tant d'exposer mon corps dans une situation de performance avec ce que cela peut impliquer dans le monde de l'art (se surpasser, produire de la valeur économique) que de questionner les collectifs de manière pragmatique à partir de cette unité. La suite de mon parcours a fait que je me suis détaché de tout ce langage et de ces codes académiques. Je me suis désaffilié du champ de l'art en reproblématisant l'engagement du corps hors des cadres auxquels on l'a très vite assujetti. Je souhaitais tenir à distance la sur-représentativité, la provocation ou l'extrême sexualisation du corps, sans pour autant renier les problématiques de sexualité ou de genre. Aujourd'hui ce que j'explore dans ma pratique, ce sont les interactions de nos corps avec notre environnement, les interdépendances que nous entretenons avec le vivant.

AL : Tu évoques le fait que tu t'es volontairement « désaffilié » du champ de l'art, tu m'avais dit aussi avoir fait le choix d'une certaine prise de risque. Il y a beaucoup de gens qui échouent aux Beaux-Arts, qui n'ont pas leur diplôme et qui changent complètement de voie. Toi tu as décidé de continuer à être un artiste... Est-ce que tu as pris cette décision parce que tu t'es rendu compte rapidement que tu trouvais un écho à ton travail dans des champs autres, qu'il résonnait fortement avec des initiatives et attentes de structures d'éducation populaire, par exemple ? Et si c'est le cas, est-ce que ce sont ces contextes d'interventions qui t'ont conduit à vouloir « faire collectif » en valorisant les savoir-faire d'autres personnes, parfois en les mettant au travail pour co-porter les projets ? Car de notre expérience commune avec *Eau de rose*, je peux témoigner que les participant·e·s sont très engagé·e·s à tes côtés et cela sans doute parce que le matériau de tes projets forme des sujets qui leur tiennent à cœur. J'aimerais savoir comment se constitue le corps social de tes projets ou comment se mettent en mouvement tous ces corps sociaux ?

Malik, *Prenez racines !*, 2014

TB : D'autres lieux, d'autres pratiques, une navigation entre plusieurs îles devenant un archipel d'expériences entre celles des Beaux-Arts et un projet comme *Prenez racines !*, réalisé avec Géraldine Lopez et la Maison des jeunes et de la culture (MJC) Laënnec-Mermoz à Lyon. C'est un travail manifeste avec les publics. Cette œuvre est une pépinière urbaine intégrée dans des processus de transformation du quartier de Mermoz, dans le cadre d'un contrat urbain de cohésion sociale. Pour éviter la disparition de la végétation, les habitant·e·s ont choisi de parrainer un arbre qu'ils ont transplanté temporairement dans le quartier pendant la durée du chantier. Avec ce projet, les gens se sont engagés pour leur lieu de vie. On pourrait dire que les arbres ont renégocié le rôle des habitant·e·s. Cette pépinière urbaine en mouvement est finalement devenue un verger commun. Cette forme itinérante est une conséquence inattendue de cet ouvrage collectif.

Tout ça répond de l'importance des interactions entre les différentes personnes impliquées qui participent au fait qu'une confiance s'installe. Je ne veux pas atténuer l'aspect fédérateur que pourrait avoir le concept d'une pépinière urbaine, mais

il me semble que c'est la dynamique collective et ce qu'impliquent les pratiques de co-construction comme le porte-à-porte, l'écoute, l'organisation de fêtes qui « entre-tiennent » l'œuvre. La fête aussi comme une manière de nouer un dialogue, d'instaurer une confiance qui s'articule avec des chantiers où nous faisons concrètement des choses, et où nous sommes en train de parler du projet tout en le construisant.

De prime abord le projet peut paraître « inoffensif », mais il met en évidence des problématiques qui incitent à nous ajuster ensemble, à questionner notre pouvoir d'agir commun malgré les croyances, les déterminismes sociaux et culturels.

AL : J'aimerais revenir sur ton intérêt pour les sciences en faisant le lien avec les allié·e·s ou collectifs avec lesquels tu travailles et co-construis. En effet, le fait que tu travailles avec des scientifiques est un autre point commun entre les travaux dont j'ai connaissance. Pourquoi choisis-tu de faire intervenir des scientifiques et des expert·e·s ? J'ai bien entendu dans ta réponse précédente la volonté d'aller à l'encontre des croyances et de la reproduction supposée de déterminismes sociaux et culturels. J'aimerais que tu me dises l'importance pour toi de faire inervenir, à un moment donné, d'autres interlocuteurs/trices, expert·e·s dans leur domaine.

TB : Il n'y a pas que des expert·e·s des sciences parmi les personnes invitées. Il y a aussi des coopérations avec des expert·e·s d'autres domaines : des artistes, des photographes, une céramiste ou encore un professeur de yoga par exemple. Je travaille avec d'autres (humains et non-humains) qui ne m'ont pas attendu pour œuvrer. D'ailleurs moi-même je considère que dans la plupart de mes propositions je réinvente le fil à couper le beurre. Ainsi, les œuvres sont originales parce qu'elles produisent des agencements particuliers, des situations avec les publics. Les scientifiques ne prétendent pas créer : ils découvrent ! Et bien moi je ressers le couvert et puis je propose qu'ensemble nous découvrions à nouveau.

Quand des gens interviennent et qu'ils connaissent ce dont ils parlent, cela permet aussi à d'autres habitant·e·s ou voisin·e·s de ces expert·e·s de se rendre compte que leur lieu de vie n'est pas indemne de la crise environnementale dont ils ont connaissance via d'autres fils d'information. Il y a effectivement un engagement politique des corps à se retrouver dans un lieu, à prendre conscience de la complexité de ce milieu grâce à des personnes qui nous aident à entrer en relation avec celui-ci. Des artistes comme des scientifiques peuvent nous aider à cela et ce qui m'intéresse c'est d'agencer ces rencontres.

Tout ça pour dire que les pratiques artistiques et scientifiques, je les aime car elles sont dans un continuum du vivant, dans une dynamique qui offre des devenirs que l'on ne se serait pas permis si l'on était restés figés dans nos représentations. C'est très stimulant de voir comment un·e spécialiste des sous-sols peut inspirer des recettes de cuisine. La science nous conforte dans ces intuitions. Il s'avère que dans notre ventre nous avons des bactéries qui sont très proches de celles que l'on trouve sous terre. Nous avons besoin des poètes et des scientifiques pour parler de la plante des pieds. Je propose de redécouvrir, ensemble, la plante des pieds !

AL : Alors, justement, peux-tu nous parler de *Déjeuner dans l'herbe*, qui mettra à l'honneur l'herbe sous la plante des pieds ? De ce que j'ai compris du projet, il est fortement en lien avec la dernière question et ce que tu réponds à propos des scientifiques : il comprend une part de cheminement, d'expérimentation, de (re)découverte. Si on imaginait ton invitation à Nyon par le far° comme une expérience scientifique, peux-tu nous expliquer son protocole ?

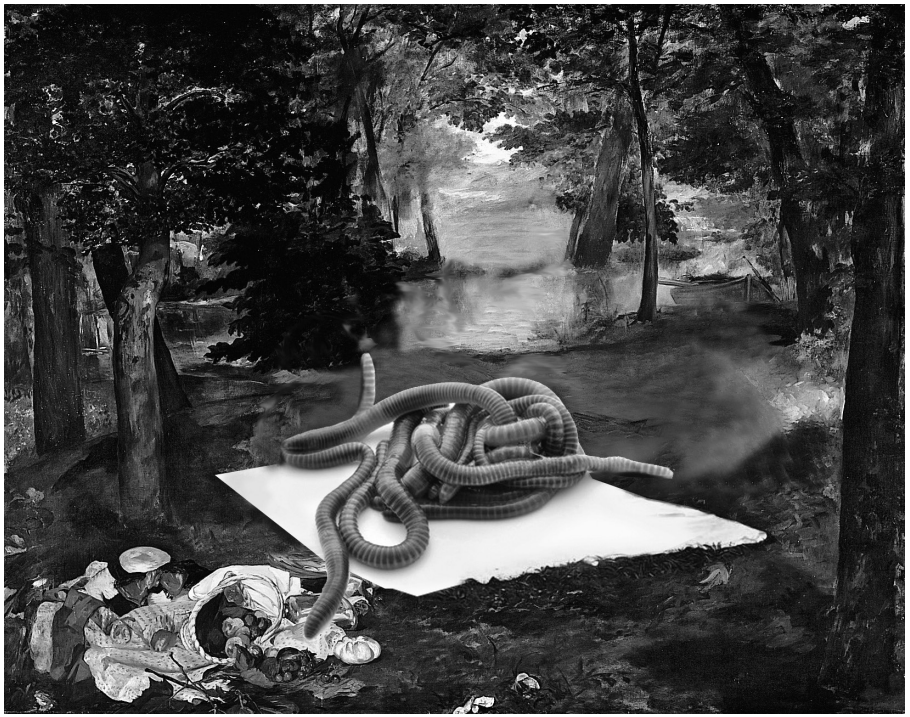
TB : Quand le far° m'a invité à Nyon l'année dernière, j'ai tout de suite demandé quels étaient les chantiers urbains en cours afin de travailler dans la durée et avec des habitant·e·s. Je suis intervenu sur la place Perdtemps, au centre de Nyon. Celle-ci est un parking en plein air de 400 places, totalement imperméabilisé et peinturluré de lignes pour ranger les voitures. Un projet de parking souterrain de trois étages avec des commerces et un parc arborisé est en cours. Avec *Biodynamiser le parking*, je souhaitais donc questionner ce qui pourrait ensuite se passer avec cette nouvelle configuration. J'ai donc invité un maître en yoga, un géologue, un sourcier et un viticulteur en biodynamie, qui ont des pratiques complémentaires du sol. Au milieu des bagnoles, le public a ainsi été convié à faire des expériences sur le parking, à se reconnecter avec le sous-sol grâce à la médiation de ces spécialistes. Moi j'étais habillé d'un costume d'apparat, en l'honneur du ver de terre, un être vivant aussi précieux qu'une pépite sous ce parking. Ces expériences qui consistaient à savoir ce qu'il y avait sous le bitume réinterrogeaient la nécessité de construire un parking. La question reste pertinente.

Biodynamiser le parking, 2019

Le far° m'a proposé de continuer à collaborer sur cette question du sous-sol afin de questionner ce rapport à l'écologie dans nos imaginaires et notamment chez les jeunes. Ils m'ont proposé d'intervenir au Gymnase de Nyon. Avec les étudiant·e·s, nous avons travaillé sur la conception de lombricomposteurs en terre cuite et nous nous sommes interrogés sur les manières de représenter ce que l'on a sous nos pieds. L'idée étant de prendre les organismes vivants sous terre comme inspiration pour la forme des lombricomposteurs. Cette proposition explore l'œuvre en tant qu'écosystème. Peut-elle stimuler la biodiversité et rendre visible ce qui est dans le sous-sol ? C'est à ce moment-là que le coronavirus est arrivé. Nous avons tout juste pu installer deux prototypes dans les jardins potagers du Gymnase. Les habitant·e·s du quartier ont profité de leur promenade pour apporter les restes de cuisine dans les lombricomposteurs semi-enterrés afin de nourrir les vers de terre.

Enfin, pour le projet *Déjeuner dans l'herbe*, je retourne dans la zone de Perdtemps. La transformation de la place et du parking est comprise dans un concept plus large de la ville de Nyon, intitulé *Cœur de ville*. Celui-ci comprend l'implantation d'équipements et de logements dans la partie est du périmètre. C'est à cet endroit que j'ai découvert l'îlot d'habitations d'Usteri. Je suis entré en contact avec les habitant·e·s par l'intermédiaire de Marie-France Thomas et Albulenë Ukshini Sefa, deux étudiantes en médiation culturelle (de la Haute école de travail social et de la santé à Lausanne) avec lesquelles je collabore. Le chemin Albert-Usteri mène à plusieurs maisons ouvrières avec des qualités vernaculaires. Si le parking Perdtemps à proximité a été imperméabilisé (avec des gravats et du goudron), les maisons ouvrières ont gardé environ 300 à 400 m² de jardins vivriers qui n'ont jamais été imperméabilisés. Le groupe d'habitant·e·s est donc particulièrement attentif à préserver les jardins et continue d'être vigilant quant à la future transformation du quartier. Afin d'évaluer le patrimoine vivant des jardins, j'ai invité l'ingénieur horticole Serge Amiguet à se joindre au projet. Il est le directeur de Sol-Conseil, un laboratoire et bureau d'études au service de l'agriculture et de la protection de l'environnement. *Déjeuner dans l'herbe* se développe lors de plusieurs pique-niques, comme des moments de sensibilisation à la biodiversité de ces jardins. Il s'agit de mener une expérience faisant intervenir la broderie, pour laquelle je m'associe avec l'artiste Laetitia Pascalin. Son parcours est lié au monde de la couture et de la mode. Une des étapes du projet consiste à broder, collectivement et au fil d'or, des représentations de la faune des sous-sols sur des nappes en coton bio que nous enterrerons. Le fil d'or, ne pouvant être biodégradé, servira de marqueur de la bioactivité. Après quelques semaines, les nappes seront déterrées pour évaluer la capacité des sols de chaque jardin à digérer le coton. Celles-ci seront utilisées lors des déjeuners. Nous pourrons alors comparer la vitalité des différents jardins. Les pique-niques seront aussi l'occasion d'échanger sur les pratiques de jardinage avec les habitant·e·s, les recettes réalisées à partir de ce qu'ils récoltent, cultivent ou trouvent juste devant leur porte.

Adeline Lépine est ingénieure culturelle, artiste et commissaire d'exposition. Elle est également responsable de la plateforme Veduta pour la Biennale d'art contemporain de Lyon depuis 2016. L'entretien a été retranscrit par Samy Bérard, étudiant en Master Développement de projets artistiques et culturels internationaux (DPACI) à Lyon.



Déjeuner dans l'herbe (photomontage), 2020